

Safe Water Cube, agir ensemble pour apporter partout de l'eau potable

par

■ **Jean-Paul Augereau** ■

Membre fondateur du fonds de dotation Safe Water Cube,
président de l'association Agir Ensemble

En bref

Jean-Paul Augereau dirigeait trois entreprises et sillonnait le monde quand, après avoir bu de l'eau non potable en Égypte, il contracte une septicémie nécessitant une greffe humaine de valve aortique. Ce choc change sa vision de la vie et il décide d'œuvrer pour apporter de l'eau potable à ceux qui en manquent. Il conçoit un équipement simple, facile à utiliser et durable, la fontaine Safe Water Cube. Elle peut alimenter 1 000 personnes et est mise en œuvre par deux ou trois techniciens désignés par le chef au sein du village et rémunérés par tous les villageois. Il crée, en 2016, un fonds de dotation et l'association Agir Ensemble pour financer des fontaines et les mettre en œuvre. Fin 2018, les 180 fontaines installées bénéficient à 180 000 personnes et il est prévu d'en installer 500 par an. L'association agit aussi dans l'éducation, la santé, l'agriculture, avec l'objectif d'enrayer l'exode rural, et multiplie les partenariats pour accélérer son développement.

Compte rendu rédigé par Sophie Jacolin

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séminaire organisé avec en collaboration avec le Collège des Bernardins et Le RAMEAU, et grâce aux parrains de l'École de Paris du management :

Algoé¹ • Carewan¹ • Conseil régional d'Île-de-France • Danone • EDF • Else & Bang • ENGIE • FABERNOVEL • Fondation Roger Godino • Groupe BPCE • Groupe Caisse des Dépôts • Groupe OCP • GRTgaz • HRA Pharma² • IdVectoR² • IPAG Business School • L'Oréal • La Fabrique de l'industrie • MINES ParisTech • RATP • Renault-Nissan Consulting • SNCF • Thales • UIMM • Ylios¹

1. pour le séminaire Vie des affaires
2. pour le séminaire Management de l'innovation

Je vais vous raconter l'histoire d'un homme qui a cru atteindre les sommets, s'est effondré, s'est relevé et a finalement donné un sens à sa vie. Le programme de dons de fontaines que je déploie depuis 2016 en Afrique et en Asie est le fruit de cette métamorphose personnelle.

Être patron ou rien

À peine acquis mes diplômes d'ingénieur, d'informatique et de gestion, je m'étais tracé un plan de carrière bien précis : à 35 ans, je dirigerais une entreprise ou serais directeur commercial d'une société de plus de cent personnes. Par ailleurs, j'étais passionné depuis l'enfance par la technique. Mon père, ouvrier dans l'aéronautique, avait fabriqué des pièces pour le prototype du Concorde. Je baignais dans cet univers. J'avais même une obsession dévorante : optimiser tout ce qui m'entourait.

Une folle vie d'entrepreneur

À la fin de mes études, je suis parti travailler en Angleterre pour un fabricant de groupes électrogènes sur mesure. J'ai gardé de cette expérience le souci d'apporter des réponses à des situations spécifiques. De retour en France, j'ai intégré une entreprise de distribution de matériel de transmission mécanique. Je prenais un immense plaisir à mettre au point des machines de précision pour des usines et à les aider à gagner en productivité. En dépit de la grande autonomie qu'il m'offrait, ce poste présentait toutefois un inconvénient : je n'étais pas le patron.

En 1995, j'ai rencontré l'inventeur d'une technique d'impression par sublimation de photographies en couleur sur du cuir. Il visait le marché de la chaussure haut de gamme et avait besoin de capitaux. J'ai envisagé de créer une société pour distribuer son procédé. Or, l'imprimeur et le tanneur avec lesquels il travaillait m'ont dissuadé de m'allier avec cet entrepreneur trop peu fiable. Mon enthousiasme m'avait fait omettre des principes de bon sens. J'avais néanmoins travaillé ce projet et testé le marché, et continuais de trouver l'idée lumineuse. Au terme de recherches minutieuses, j'ai mis au point un système d'impression par sublimation qui surmontait une difficulté redoutable, puisqu'il n'abîmait aucunement le cuir. J'avais pour clients des maisons de luxe. Cependant, ma technique ne répondait qu'à 3 % de leurs besoins de décoration tout au plus. Le reste était réalisé en sérigraphie traditionnelle. Le marché de la haute couture était en outre ingérable, car il avait des exigences démesurées et ne payait pas ses fournisseurs.

Début 1999, j'ai racheté une entreprise de sérigraphie sur cuir et textile. J'ai conçu pour elle un mode d'impression à base d'encre à l'eau, non polluante. Nous fûmes la première société française à obtenir le label Oeko-Tex®. Ont suivi des développements en Tunisie, en Égypte, au Portugal et en Chine. Le succès était là. Je sillonnais le monde à longueur de temps. En 2002, lassé de cette vie mouvementée, j'ai rapatrié une grande partie de ma production dans le Sud tunisien. Les contrats n'ont cessé d'affluer.

La maladie, un rappel à l'ordre

Cette même année, de retour d'un voyage d'affaires en Égypte, j'ai commencé à dépérir. Ayant fait l'erreur de me laver les dents à l'eau du robinet, j'avais développé une septicémie. La bactérie avait détruit ma valve aortique. J'ai subi une greffe humaine. Durant ma rééducation, je n'arrivais pas même à suivre des patients de 75 ans se remettant d'un triple pontage.

Moi qui m'étais cru le maître du monde, je ne savais plus qui j'étais. Dans ma folle vie antérieure, j'avais pris l'habitude de ne plus parler à personne : j'y voyais une perte de temps ! Les ingénieurs que j'embauchais restaient six mois tout au plus. Voyant que je résolvais en quelques minutes les problèmes auxquels ils se consacraient depuis des semaines, ils estimaient ne servir à rien. Je me suis rendu compte que je tuais mon entourage.

Je vivais en mode automatique, me croyant entouré de robots. J'étais un abruti fini. Personne n'osait me le dire, puisque mes entreprises étaient florissantes et que mes salariés avaient d'excellentes conditions de travail.

Ma greffe a été suivie d'un burn-out de deux ans et demi. Par chance, j'ai rencontré un coach hors pair, une ancienne nageuse ayant vaincu un cancer du sein. Elle m'a appris que j'étais entouré d'êtres humains et qu'il existait dans la vie une notion qui m'était inconnue, le plaisir. Jusqu'alors, j'avais cherché à tout optimiser. Même quand je dressais la table, je ne faisais aucun geste superflu.

Entouré de mon coach et de psychologues, j'ai essayé d'apprendre qui j'étais – dix ans de travail! Jusque-là, je prenais tous mes interlocuteurs pour des idiots, car ils ne comprenaient pas aussi vite que je le voulais. Des tests ont prouvé que je relevais de la catégorie, certes discutable, des "surdoués", qui souffrent d'ailleurs souvent de problèmes de communication. Cela m'a rassuré; je n'étais pas fou, juste un peu particulier.

Une eau régénératrice

Il était temps que je m'interroge sur ce qui avait du sens pour moi. J'étais tombé malade à cause de l'eau et vivais grâce à un don d'organe. Je devais donner à mon tour : pourquoi pas de l'eau? Je me plongeai dans les législations qui régissaient ce domaine et dans les techniques de traitement de l'eau. Quel système simple pouvais-je inventer pour favoriser l'accès de tous à cette ressource vitale? C'est ainsi que j'ai créé mes premières stations de recyclage. Aujourd'hui, elles traitent les eaux de la Seine Musicale à Boulogne-Billancourt et du siège social de Thales, entre autres exemples. J'ai également travaillé avec des éleveurs de porcs bretons pour les aider à réduire les doses de chlore qu'ils injectaient dans l'eau bue par leurs bêtes.

En Afrique, j'ai noué un accord avec Caterpillar pour installer des kiosques à eau urbains, payants, d'une capacité de 1 000 litres et fonctionnant grâce à un panneau photovoltaïque. Pour les villages, j'ai d'abord conçu une station de la taille d'un lave-linge, dotée d'un panneau solaire. Il s'est avéré qu'elle avait une durée de vie de quinze jours, car personne n'était formé pour en assurer la maintenance, et des pièces étaient dérobées. Comment pouvais-je aborder un tel marché, face à des populations vivant dans le plus grand dénuement?

Deux conditions m'ont parues indispensables : élaborer un système de traitement simple et robuste, adapté aux eaux de toutes natures, et offrir cette ressource vitale aux populations qui n'avaient pas les moyens de l'acquérir. À cette fin, j'ai créé, en août 2016, le fonds de dotation Safe Water Cube et l'association Agir Ensemble. J'ai imaginé une fontaine filtrante miniature, entièrement mécanique et robuste. Elle fonctionne sans électricité. En effet, un panneau photovoltaïque aurait été vite recouvert de poussière, sinon volé. Elle fut d'abord en inox, c'est-à-dire lourde et brûlante une fois exposée au soleil. Aujourd'hui, elle est constituée de tronçons de tubes de canalisation d'eau en polypropylène recyclé, d'une hauteur de 1,20 mètre. Sa cuve de 100 litres est remplie par les habitants ou par pompage depuis une source proche. Elle est actionnée par une pompe Japy manuelle, qui aspire l'eau et la repousse à travers cinq étapes de filtration mécanique allant de 150 à 5 microns, puis à travers un filtre céramique de 0,02 micron bloquant bactéries et virus. Son débit atteint 1 000 litres à l'heure, quand un robinet domestique culmine à 600 litres. Lorsque le filtre est colmaté, il suffit de le nettoyer avec une brosse et du vinaigre blanc. Il doit être remplacé tous les quatre mois au pire, sinon une fois par an, et coûte 12 euros. Une fontaine installée sur place représente un coût de 5 500 euros.

L'eau, source de santé et d'éducation

Deux milliards d'habitants de notre planète n'ont pas accès à l'eau potable. L'enjeu n'est pas tant le manque d'eau que sa qualité. Dans les villages d'Afrique, l'eau est responsable de 80 % des pathologies touchant les enfants. Ceux-ci sont frappés d'une double peine, puisque, étant malades, ils ne peuvent pas aller à l'école.

Au-delà de la distribution d'eau potable, j'estime que mon activité consiste à protéger la santé pour garantir l'éducation, condition du développement d'un pays.

Tous impliqués dans la fontaine

Je déploie autour de chaque fontaine un écosystème qui s'avère absolument indispensable au bon fonctionnement et à la pérennité de l'équipement. Sur le continent africain, 40 % des puits sont hors d'usage. La plupart d'entre eux ont été financés par des organisations non gouvernementales (ONG) et ne sont pas entretenus. Je ne peux me contenter d'offrir des fontaines à des villages, je dois également impliquer la population dans leur préservation. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de n'intervenir qu'à la demande d'associations présentes localement – travaillant dans l'éducation, la santé ou l'agriculture – qui nous soumettent le besoin de villages bien identifiés. Il est essentiel que la demande émane des habitants. Nous montons ensemble un projet dont nous définissons précisément le cadre : nombre de personnes couvertes, provenance de l'eau... Je me mets alors en quête d'un financement auprès d'entreprises, de fondations, de collectivités, d'agences de l'eau ou de particuliers. Une fois le budget bouclé, je signe une convention tripartite avec le village et l'association. Nous formons deux ou trois habitants, hommes et femmes, qui deviennent responsables de la fontaine. Moyennant une rétribution versée par le village, ils font fonctionner la pompe et nettoient les filtres. Aujourd'hui, nous sommes présents dans 14 pays avec 240 fontaines en service dont s'occupent 480 responsables salariés. Compte tenu de notre souhait d'installer 500 fontaines par an, notre budget s'élève à 2,5 millions d'euros.

J'impose une condition préalable absolue à la mise en service d'une fontaine : les enfants doivent interpréter pour le village une petite pièce de théâtre conçue par nos soins, qui illustre les thèmes de l'eau, de la fontaine et du lien social. L'initiative traduit ou suscite l'implication des futurs usagers. Sur un mode ludique, cette pièce démontre l'importance de se laver les mains avec de l'eau propre et de boire une eau saine. Nous espérons que les petits relayeront ce message auprès de leurs parents, de sorte que toutes les familles soient informées de l'arrivée prochaine d'une fontaine et de son utilité. Quand les fontaines sont installées dans une école, les enfants arrivent le matin avec un bidon vide et repartent avec un bidon plein.

Je refuse de vendre l'eau, car je ne peux supporter que l'argent soit un frein à la santé. En contrepartie, il est essentiel que le village tout entier s'implique dans le bon fonctionnement de la fontaine. Quelle que soit la quantité d'eau qu'elles prélèvent, toutes les familles versent la même somme tous les mois, l'équivalent de 0,50 euro, pour rémunérer les responsables des fontaines. Ceux-ci collectent directement l'argent : autant dire que personne n'y échappe ! La fontaine est dotée d'un compteur. Toutes les semaines, les responsables m'envoient un SMS précisant le niveau de consommation et le nombre de nettoyages du filtre qu'ils ont effectués. Cela me permet de savoir immédiatement si la fontaine est correctement utilisée.

Nous sommes intervenus en Haïti, en octobre 2016, à la suite de l'ouragan Matthew. Dans l'urgence, nous n'avions pas instauré ce système de contribution des usagers. Un an et demi plus tard, seules six des quinze fontaines étaient en état de marche – et encore, elles n'étaient guère utilisées. En dépit de notre investissement de 85 000 euros, les besoins de la population restaient insatisfaits. Depuis, nous avons rétabli la situation. C'est dire combien l'encadrement associatif et local est indispensable.

Une vie autour de la fontaine

Les fontaines sont un préalable et un premier pas vers une action plus globale touchant à la santé, à l'éducation et, plus généralement, au développement d'activités économiques locales. Nous intervenons sur ces différents aspects. C'est ainsi que nous nous sommes dotés d'un pôle santé. Dans ce cadre, une infirmière et une pharmacienne interviennent dans les dispensaires des villages, forment leurs personnels et identifient leurs besoins en médicaments et en équipements, que nous finançons.

Nous fournissons par ailleurs des repas aux élèves. À Madagascar, lorsque nous avons annoncé l'arrivée prochaine d'une fontaine et de repas quotidiens pour les élèves, le nombre d'élèves est passé de 170 à 200. Jusque-là, ces enfants ne mangeaient pas tous les jours et près d'une quarantaine étaient malades chaque jour. Nous n'enregistrons plus que trois à cinq malades par jour aujourd'hui, le plus souvent atteints par la rougeole.

Nous avons aussi créé une coopérative avec des agriculteurs malgaches, auxquels nous avons fourni des semences de moringa, "arbre de vie" dont les feuilles et les graines ont une haute teneur en protéines et vitamines. Nous

nous engageons à leur acheter toutes les graines qu'ils récoltent pour leur assurer un revenu. Libre à eux d'exploiter les feuilles comme ils le souhaitent. Dans un même esprit, nous soutenons des associations de femmes en Côte d'Ivoire, afin de les aider à valoriser leurs cultures locales. Nous finançons à ce titre des travaux d'irrigation, du matériel de broyage, ou encore des véhicules grâce auxquels elles peuvent vendre leurs produits sur les marchés.

Depuis le début du XX^e siècle, la population du continent africain est passée de 100 millions à 1,2 milliard de personnes. En 2030-2040, l'Afrique sera le continent le plus peuplé, avec 2,5 milliards d'habitants. Ces cinq dernières années, 120 millions d'Africains ont migré des campagnes vers les villes. Lagos, plus grande métropole d'Afrique, compte 18 millions d'habitants dans son cœur et pas moins de 50 millions dans l'ensemble de l'agglomération. Il y a désormais autant de bidonvilles que de villes, avec les problèmes sanitaires et sociaux que cela soulève. En aidant les populations rurales à créer des microbusiness, nous espérons leur éviter cette perspective et, plus encore, de devoir migrer au-delà du continent.

Débat



Donner l'eau ou la vendre ?

Un intervenant : *Un produit aussi somptueusement banal que l'eau devrait attirer une foule d'entrepreneurs. Or vous semblez croître sans résistance. Avez-vous de la concurrence ? En quoi vous différenciez-vous, par exemple, de 1001fontaines, dont l'objet est similaire au vôtre ?*

Jean-Paul Augereau : 1001fontaines est surtout présente au Cambodge, ainsi qu'à Madagascar. Je connais très bien son fondateur, un ancien collaborateur du cabinet d'audit d'Accenture. Son modèle est très différent du nôtre, puisqu'il soutient la création de microentreprises locales de distribution d'eau. Pour notre part, nous offrons nos fontaines.

Ce marché n'attire pas des hordes de capitalistes, car personne n'a les moyens d'acheter de l'eau dans les villages d'Afrique. Il serait presque impossible – en tout cas ruineux – de construire des réseaux d'eau jusqu'au fin fond des campagnes. Si je voulais intervenir dans les villes, il me faudrait des moyens bien supérieurs. Des acteurs bien plus importants que moi y sont déjà présents. Mon échelle correspond davantage à celle des villages. Elle me permet aussi d'échapper aux tractations politiques, qui ne m'intéressent guère. Je contribue depuis trois ans à une réflexion prospective menée par l'UNESCO sur la migration des populations, l'eau et l'éducation. Je pourrais profiter de ce réseau pour entrer en relation avec les dirigeants des pays où j'entends me développer, mais je préfère agir concrètement en partant du terrain.

Int. : *Pourquoi avoir décidé de vous disperser dans 14 pays en deux ans, plutôt que de couvrir le territoire le plus étendu possible dans quelques-uns et d'y développer des filières complètes de production, de distribution et de maintenance de fontaines ?*

J.-P. A. : Cette dispersion est le fruit de réponses à des sollicitations associatives elles-mêmes disparates.

Mon intention est bien de susciter la création de filières locales et de pôles économiques consacrés à la santé, à l'éducation et à l'économie circulaire. Encore faut-il trouver les bons relais sur place, avec lesquels je puisse porter la démarche plus avant. Dans un premier temps, je compte procéder de la sorte à Madagascar, au Cameroun et en Côte d'Ivoire. Nous n'avons pas encore la structuration nécessaire pour fabriquer des fontaines fiables sur place, mais tel est bien mon objectif.

Int. : *Est-ce pour une raison idéologique que vous vous distinguez du modèle commercial de 1001fontaines? En quoi l'idée d'un système comme le sien, qui s'autofinance, vous choque-t-elle? Vous affirmez pourtant que c'est en recréant des économies locales que l'on peut lutter contre l'exode rural.*

J.-P. A. : J'ai un profond respect pour 1001fontaines. Cependant, je considère que ma mission est différente de la sienne : 1001fontaines est une entreprise, tandis qu'Agir Ensemble est une ONG humanitaire qui vit uniquement de dons. Aujourd'hui, j'ai plus de 500 projets à financer. Je les présente à de possibles mécènes et lance la fabrication des fontaines dès que j'obtiens des fonds de leur part. Par notre action, nous soutenons l'émergence d'économies circulaires fondées sur l'agriculture.

Int. : *En donnant une dimension davantage économique à votre modèle, ne pourriez-vous pas contribuer à résoudre le problème de l'eau dans les grandes villes?*

J.-P. A. : Je m'y emploie parallèlement au don de fontaines, dans le cadre d'une société commerciale qui n'a rien à voir avec l'ONG Agir Ensemble. J'ai ainsi implanté, dans des villes ivoiriennes, des kiosques à eau payants d'une capacité de 1 000 litres.

Int. : *Quelle ressource rare vous permettrait de vous développer plus rapidement? Tient-elle plutôt aux financements ou à la capacité à mobiliser des bénévoles?*

J.-P. A. : Plus encore que par les financements, mon développement est freiné par mon refus catégorique de faire du business avec des fontaines qui apportent de l'eau potable aux plus démunis. C'est un choix délibéré. Telle est ma mission. Du reste, il faut être solidement structuré, comme 1001fontaines, pour créer des modèles économiques pérennes à de si petites échelles.

L'accès à l'eau, un enjeu politique

Int. : *Votre action doit déranger des habitudes, bousculer des petits pouvoirs locaux parallèles. Comment parvenez-vous à surmonter ces obstacles? Devez-vous, pour cela, déployer des stratégies de nature politique?*

J.-P. A. : Pour le moment, on me laisse le champ libre. Cela commence toutefois à changer. À titre d'exemple, j'ai été très récemment contacté par le ministre en charge des questions liées à l'eau à Madagascar, qui souhaite me rencontrer. J'avais déjà pris les devants, en sollicitant un rendez-vous avec le président de la République.

En Afrique, les communes sont dirigées par des maires, et les villages sont dotés de chefferies. Ce sont les chefs de village qui me donnent le plus de fil à retordre. En effet, je refuse de leur payer une obole. Je sais toutefois que les responsables de nos fontaines sont contraints de leur reverser une partie de leur salaire pour qu'ils acceptent la présence de cet équipement.

Je rencontrerais davantage de freins si j'intervenais dans les villes, car j'y dérangerais des acteurs économiques soucieux de leurs intérêts. Dans les villages, les enjeux économiques sont inexistantes.

Nous créons actuellement un cycle de formation sur le traitement de l'eau, l'assainissement, la gestion des déchets et le management. En nous appuyant sur les compétences qu'auront ainsi acquises des acteurs locaux, nous réhabiliterons un quartier très pauvre de Yaoundé qui compte 17 000 habitants. Outre la mise en place de l'assainissement et du traitement des déchets, nous y construirons un réseau d'eau et d'électricité.

Int. : *Arrive-t-il que vos fontaines soient exploitées par des mafias locales qui revendent l'eau?*

J.-P. A. : Non, car je suis la consommation hebdomadaire de chaque fontaine. De cette façon, je peux déceler le moindre dévoiement. Surtout, je reste en lien avec l'association qui a sollicité l'installation de la fontaine ainsi qu'avec les salariés qui la font fonctionner, le chef du village et le maire de la commune. Certes, il est arrivé que le robinet de la fontaine soit dérobé...

Int. : *Au nom de quoi imposez-vous aux enfants des villages où vous installez une fontaine d'interpréter une pièce sur l'eau? N'y a-t-il pas là quelque paternalisme – argument qui est parfois opposé à l'action des ONG occidentales?*

J.-P. A. : J'impose que cette pièce soit jouée pour m'assurer de l'implication des habitants. Ils trouvent l'initiative plutôt sympathique. Intitulée *La malédiction des Gnouilles*, elle a été écrite par un metteur en scène de théâtre et est traduite dans les langues de tous les pays où nous intervenons. Sous la forme d'un conte humoristique, elle raconte l'histoire de deux enfants, Walter et Veoli, qui créent un réseau de solidarité dans leur village et viennent au secours de créatures qui dépérissent près d'une oasis, en leur fournissant de l'eau saine.

Int. : *Outre l'Afrique, l'Asie souffre aussi de pénuries d'eau, notamment l'Inde où les moussons sont dérégulées par le changement climatique. Demain, la raréfaction de la ressource en eau pourrait d'ailleurs susciter des guerres. Comment percevez-vous ce risque?*

J.-P. A. : En Asie, nous avons installé des fontaines au Sri Lanka, en Inde ainsi qu'au Cambodge.

De façon générale, le problème n'est pas tant la raréfaction de la ressource que sa répartition. Le continent africain possède 600 000 kilomètres cubes de réserves d'eau à des profondeurs supérieures à 25 mètres. À Yaoundé, la pluviométrie annuelle est de 1 800 millimètres par mètre carré, contre 800 à Paris. Malheureusement, les eaux de pluie ne sont pas récupérées. C'est une première étape indispensable avant de creuser des puits.

Il n'est pas exclu que demain, le monde soit en proie à des guerres de l'eau. C'est pourquoi nous devons absolument transformer notre mode de gestion de cette ressource. Alors que 2,8 % seulement de l'eau disponible sur terre est douce, elle est consommée à 72 % par l'agriculture. À 54 %, cette dernière produit des céréales destinées aux animaux d'élevage. Cela me révolte. Nous devons changer de logique, cultiver là où nous consommons et recréer des économies locales. L'alimentation produite localement sera peut-être plus coûteuse que celle qui est importée, mais les populations auront les moyens de l'acquérir puisqu'elles auront du travail. Préfère-t-on soutenir des chômeurs et laisser le champ libre à des multinationales agroalimentaires, dont les bénéfices ne profitent qu'à une infime partie de la population ?

Le partenariat pour principe

Int. : *Quels ont été les premiers jalons de votre initiative? Comment vous êtes-vous fait connaître à vos débuts?*

J.-P. A. : Après avoir créé la fontaine, j'ai été invité par une radio nantaise pour présenter mon innovation, puis interviewé dans des journaux régionaux et nationaux. Des associations françaises implantées dans des villages africains m'ont immédiatement sollicité.

Int. : *Comment parvenez-vous à convaincre vos mécènes? Quelle mécanique avez-vous mise en place à leur égard?*

J.-P. A. : La recherche de mécènes n'est certainement pas le domaine dans lequel nous sommes les plus performants. Notre positionnement rural explique que nous ne soyons pas massivement soutenus par de très grands mécènes. Pour eux, il est moins valorisant de communiquer sur l'équipement en eau d'un village perdu que sur celui d'une ville où ils peuvent avoir intérêt à faire connaître leur nom.

Nous invitons les salariés de nos mécènes à venir installer les fontaines sur place, sur leurs jours de congé. Leur employeur finance leur voyage, dans le cadre de sa politique de responsabilité sociale et environnementale. Nous communiquons sur ces partenariats et organisons des événements dans les murs de nos entreprises partenaires.

Quant aux collectivités territoriales, elles peuvent affecter jusqu'à 1 % de leur budget à des actions de coopération et de solidarité internationales. Enfin, les six agences de l'eau françaises peuvent participer au financement de nos projets, et ce jusqu'à 70 % de leur montant total.

Int. : *Comment votre organisation est-elle structurée? Avez-vous des relais privilégiés dans les associations des pays où vous intervenez?*

J.-P. A. : Aujourd'hui, l'association compte 54 membres, dont une trentaine de bénévoles actifs et six salariés. Certains se chargent de collecter des fonds, d'autres de constituer des dossiers, de fabriquer et d'installer les fontaines, ou encore de mettre sur pied notre programme de formation.

S'y ajoutent nos deux pôles dédiés respectivement à la santé et à l'éducation. En effet, nous mettons en relation les écoles des villages où nous sommes présents avec des établissements français. Sachant que les programmes scolaires des classes de sixième et cinquième abordent la question de l'eau, nous donnons l'occasion aux professeurs de biologie, de physique-chimie, ou encore d'histoire-géographie d'illustrer certains sujets : la bactériologie, la chimie de l'eau, le mécanisme de filtration, l'Afrique, l'agriculture, la migration des populations... Pour ma part, je sensibilise ces élèves à la maîtrise de la consommation d'eau et aux enjeux agricoles. Je leur propose de participer au financement d'une fontaine. Ils montent des projets de collecte à cet effet, par exemple des courses solidaires.

Int. : *Au-delà de la fourniture d'une ressource vitale, avez-vous mesuré l'impact de votre action sur les territoires où vous œuvrez ? Quelle est l'ampleur de votre rayonnement ?*

J.-P. A. : C'est toujours par le prisme de l'eau que nous entrons dans un pays ou un village. Nous intervenons systématiquement à la demande d'associations. L'eau potable est un préalable pour travailler sur la santé. Au gré des rencontres que nous faisons dans les villages et des volontés qui s'y manifestent, nous montons des projets destinés à prendre de l'ampleur. Ces initiatives se développent plus facilement à Madagascar qu'en Afrique continentale, car nous n'y sommes pas confrontés à l'obstacle des chefferies. Autre explication, cruelle, les populations malgaches meurent de faim, tandis que l'Afrique continentale est pauvre, mais a de quoi se nourrir grâce aux cultures locales.

Réinventer sa vie

Int. : *De quoi vivez-vous aujourd'hui ?*

J.-P. A. : Je ne suis pas payé par Agir Ensemble. J'ai réinvesti le fruit de la vente de mes entreprises précédentes dans l'association. À titre personnel, je réalise quelques interventions de conseil auprès de grands groupes. Après avoir mené grand train par le passé, je vis aujourd'hui avec moins de 1 300 euros par mois. Durant les cinq mois que je passe en France tous les ans, je réside dans le local de l'association. Je n'ai jamais été aussi heureux ! Ceux qui m'ont connu hier ne comprennent pas ce revirement. Pourtant, j'ai la chance de me lever tous les matins avec la conviction que j'éviterai à des enfants de tomber malades. La profondeur humaine de l'action que je mène me procure une satisfaction immense. Je ne me mens pas, et je ne supporte pas qu'on me mente. De ce fait, je ne m'allie qu'avec des personnes avec qui j'ai envie de collaborer. C'est un luxe inaccessible dans le monde traditionnel des affaires.

Int. : *Quels enseignements tirez-vous de votre cheminement personnel si étonnant ?*

J.-P. A. : La maladie ne m'a pas touché par hasard. Elle m'a offert la chance de me retrouver. J'ai reçu une éducation catholique imprégnée du respect de certaines valeurs. Ma famille vivait presque en autarcie dans la campagne vendéenne. J'y ai gagné un contact privilégié avec la nature. Cependant, cette vie simple ne répondait pas à mon désir de briller.

À quatorze ans, j'ai intégré, en tant qu'interne, une institution qui n'accueillait que des rejetons de chefs d'entreprise. J'étais le seul fils d'ouvrier. J'ai découvert l'existence du monde de l'argent, dont j'avais été totalement préservé jusque-là. Je me jugeais aussi intelligent que ces camarades fortunés, voire davantage. Leur destinée m'était donc accessible. J'ai étudié avec un immense acharnement. Les frais de scolarité dans cet internat représentaient deux mois et demi de salaire pour mon père. Le jour de la rentrée, son patron, qui accompagnait son fils, m'a mis en garde : « Tu devras travailler dur, car tes parents se saignent pour toi. » Ces paroles ont déclenché en moi une ambition absolue de réussir. Je me sentais redevable.

Après avoir mené une carrière tambour battant, je suis tombé de l'échelle. Mes yeux se sont dessillés. Je m'étais concentré de façon obsessionnelle sur mon travail et sur la façon dont je pouvais l'optimiser.

J'étais aveugle à tout ce qui aurait pu me déranger. Personne ne me disait que j'étais un abruti, puisque mes entreprises réussissaient.

À l'issue de mon burn-out, dans le cadre de ma reconstruction, j'ai mené un travail avec mes collaborateurs pour apprendre à leur confier davantage les rênes. J'ai le souvenir d'un séminaire durant lequel ils m'ont livré tout ce qu'ils avaient sur le cœur. L'exercice fut violent. Je tombais des nues, mais j'étais enfin prêt à entendre ces vérités.

J'ai appris à me connaître au plus profond de moi-même, avec tous mes défauts, mes faiblesses, mes failles et mes points forts. J'ai appris à comprendre les motivations et le fonctionnement des autres, pour identifier la meilleure façon de construire des projets ensemble. Somme toute, j'ai appris ce que pouvait être le sens d'une vie. Je ne m'érige pas en modèle. J'ai trouvé la voie de mon propre bonheur, mais chacun a la sienne.

Int. : *Vous semblez revenir aux sources de votre éducation.*

J.-P. A. : En effet, j'aide les autres, comme l'a fait ma mère toute sa vie, en fervente catholique. Lorsque j'étais chef d'entreprise, elle m'enjoignait toujours de partager ce que je gagnais et prédisait que mon rythme de travail me serait fatal.

Int. : *Vous avez une extraordinaire variété de compétences techniques. Où les avez-vous apprises ?*

J.-P. A. : Je les tire de la nature. On y apprend une vertu capitale : l'observation. Certes, j'ai aussi une formation d'ingénieur puisque je suis centralien, spécialisé en électronique et en électrotechnique. Je suis également diplômé d'une école supérieure d'informatique et de gestion. Pour autant, c'est avant tout l'observation qui guide mes réalisations.

Certaines personnes très intelligentes se plaisent à tout complexifier pour maintenir leurs acolytes dans l'incertitude et garder le pouvoir. D'autres, peu intelligentes, complexifient tout parce qu'elles ne comprennent pas ce qu'elles font. D'autres, enfin, s'efforcent de tout simplifier. Pour y parvenir, il ne faut pas avoir fait de longues études, mais redoubler d'observation, d'attention et d'écoute. Il faut être ouvert au monde, le scruter, absorber tout ce qu'il a à nous donner.

Il fut un temps où j'intervenais à l'École des mines, dans un cycle consacré à la créativité. J'avais face à moi des cerveaux parfaits, capables de fabriquer les machines les plus sophistiquées, mais qui négligeaient l'environnement dans lequel celles-ci s'inscriraient. C'est pourtant un élément essentiel. Les dimensions de ma fontaine sont, par exemple, déterminées par celles des palettes qui les déplacent et des espaces de stockage des avions. J'en ai réduit le poids pour alléger leur coût de transport.

Les ingénieurs sont formés pour travailler dans des domaines ultra-technologiques. Ce faisant, ils ne répondent qu'à une infime partie des besoins de la société. Ils pourraient mettre leurs compétences intellectuelles au profit de produits plus basiques et accessibles. Malheureusement, ils n'y sont pas formés, car ils n'ont pas appris à observer ni à comprendre le monde. Je suis en train d'inventer le premier filtre bio bactéricide. Je le tire d'une observation de la nature !

■ Présentation de l'orateur ■

Jean-Paul Augereau : membre fondateur du fonds de dotation Safe Water Cube et président de l'association Agir Ensemble. Il est ingénieur de formation en génie mécanique et électrique. Diplômé d'un 3^e cycle en Finances et Marketing International, il fonde sa première entreprise à 27 ans et devient par la suite un dirigeant d'entreprises florissantes en France et à l'étranger. Suite à la consommation d'eau non potable lors d'un de ses voyages à l'étranger, il contracte une septicémie et ne doit sa survie qu'à une greffe humaine de valve aortique. Cet évènement change radicalement sa vision de la vie. À 40 ans, il souhaite donner quelque chose au monde et se consacrer enfin aux autres. Ainsi, il a créé la fontaine Safe Water Cube pour apporter de l'eau potable là où il n'y en a pas.

■ www.safewatercube.com



Diffusion septembre 2019
